

Une nouvelle averse de traits tombant des bastions acheva de les démoraliser, en même temps que les lingots de plomb envolés des fusils de rempart, crevant les cuirasses des cavaliers, renversant les chevaux, empêchaient ceux-ci de secourir les gens de pied.

Les vétérans avaient pris le pas de course.

Ils arrivèrent comme la foudre sur les rangs confondus des costiliers et des archers ennemis.

Le duc blême de fureur, essaya de les rallier.

Mais son cheval, grièvement blessé, s'abattit sous lui. . .

Et il fut entraîné parmi les fuyards.

Livide, contusionné dans sa chute, écrasé par le poids de son armure il jeta un regard désespéré, furieux, vers l'endroit où il avait laissé ses cavaliers.

Ceux-ci fuyaient en désordre, poursuivis par les projectiles des énormes fusils de position et par les traits aigus des nouveaux archers que Martin venait de faire sortir pour augmenter la déroute.

Un cheval, la selle vide de son cavalier, le poil hérissé, reniflait l'air à quelque distance.

La duc ordonna à un de ses archers de s'em emparer.

Essayant encore de faire tête, mais obligé malgré tout de fuir, il n'avait même pas la consolation de diriger la retraite, sa voix n'était plus écoutée.

L'archer, étant parvenu à s'emparer du cheval, le lui amena.

Le grand seigneur factieux sauta alors en selle.

Se tournant vers la tour d'Avenel au sommet de laquelle flottaient victorieux les drapeaux d'Avenel, de Melrose et de Stuart, il tendit son poing menaçant vers ses murs :

— Je reviendrai !

Et lançant sa monture au galop, il disparut au loin, tandis que ses soldats étant maintenant dispersés, le cor retentissant de Martin et toutes les trompettes du manoir sonnaient la cessation de la poursuite, devenue inutile.

— Je vengerai cet affront d'une façon terrible ! avait juré le duc d'Artwel, en enfonçant ses éperons dans le flanc de son cheval pour fuir plus vite ce lieu de désastre. Et malheur à toi vieillard insolent. . . Je vais faire tresser la corde qui te pendra.

Et la lueur sanglante de son regard indiquait qu'il était homme à tenir parole.

Et il fuyait en ruminant ses projets de vengeance.

Chevalier d'Avenel, la distance l'a empêché d'entendre les détonations, les cris des blessés, indices de la lutte acharnée qui vient de se livrer autour de ton château.

Tu poursuis ta marche hasardeuse vers le nord, et déjà la mort et la destruction suspendent leur aile de plomb au-dessus de la contrée que tu viens de quitter.

Puisse la justice de ta cause te protéger !

Et puisses-tu, récompense inespérée ! retrouver ton fils vivant à tes côtés dans cette guerre d'indépendance :

*Pro Patria et libertate !*

#### LXXVIII. — MOINE ET SODAT

Le guetteur placé au sommet du donjon ayant annoncé la disparition totale de l'ennemi, Martin fit abaisser le pont-levis.

S'appuyant sur une des branches de sapin abandonnées à quelque distance du pont par les assaillants, il alla visiter le champ de bataille.

Tant qu'avait duré l'action, il n'avait pas senti sa vieille blessure. Mais elle le faisait assez cruellement souffrir à cette heure.

L'ennemi avait laissé, sur le terrain, un certain nombre de blessés.

Redevenu le bon et simple Martin que nous avons toujours connu, il ordonna de les transporter dans le manoir où ils seraient soignés comme les propres soldats d'Avenel.

On n'était pas toujours très humain envers les vaincus à ces époques de guerres presque incessantes.

Aussi la surprise et même l'émotion de ces hommes endurcis dans les guerres de partisans furent-elles considérables en recevant les secours de ce vieillard à l'aspect doux et timide qui venait de leur infliger une telle défaite.

Dans la précipitation de leur retraite les troupes du duc d'Artwel avait également abandonné plusieurs cadavres.

— On les enterrera honnêtement, déclara le vieillard.

Et il envoya un exprès, au monastère de Saint-Joseph, demander au prieur, les cérémonies du culte pour les trépassés.

Le bruit de la bataille, les détonations de gros fusils de rempart surtout, étaient parvenus jusqu'au bord de la Tweed.

Les moines l'avaient entendu, et aussi John Robby le cabaretier.

Les yeux clignottant et chasseur de l'aubergiste du Gué de la Mort, s'étaient allumés d'une joie vicieuse en écoutant les échos.

Il éprouvait une ardente satisfaction à espérer la chute du manoir à peine reconstruit.

Le misérable avait encore tout frais présente à l'esprit la récente visite du chevalier d'Avenel dans son auberge.

Le père du petit Julien, de la pauvre victime qu'il avait livrée au pirate Harrys, était venu le menacer.

John Robby conservait une rancune secrète et implacable de la terreur qu'il avait ressentie lors de la venue de Walter d'Avenel.

Il avait autrefois dénoncé le rôle de Stewart Bolton en cachant soigneusement sa part de responsabilité dans leurs crimes communs.

Mais il n'avait fait en cela qu'obéir à ses désirs de vengeance, contre son ancien complice.

John Robby était vindicatif comme tous les traîtres et les lâches.

Il avait tremblé devant la menace du pistolet braqué sur lui, par le père infortuné.

Pour lui, cela appelait des représailles et il aurait salué, avec un contentement effrayant, tout malheur qui aurait frappé le suzerain déclaré d'Avenel et de Melrose, l'homme qui ne lui avait jamais fait pourtant que du bien.

— Les ennemis d'Avenel puissent-ils être vainqueurs ! se disait-il, tandis que les sourdes détonations ébranlaient les échos de la vallée.

Un autre motif que la rancune le lui faisait désirer aussi.

Walter d'Avenel venait de se déclarer contre les Anglais et leurs alliés.

Si les défenseurs de son manoir venaient à être vaincus, si la tour d'Avenel était prise, ce serait le pillage.

Et comme il était Anglais, il supputait avec des frénésies cupides la part qu'il y prendrait.

Aussi, ayant sellé sa mule, s'était-il dirigé vers un monticule afin de voir l'instant où tomberait le double pavillon dont la chute lui annoncerait celle aussi de la forteresse, et le moment pour lui d'aller participer à la curée.

Il était bien le frère de Norberg Robby, l'immonde cabaretier de la cité de Londres.

Contrairement à son attente et avec un frémissement de rage muette, il entendit s'éteindre les rumeurs de la bataille tandis que le pavillon de Stewart et d'Avenel continuait glorieusement à claquer au vent.

— Le chevalier Walter a donc fait un pacte avec le démon ? siffla-t-il entre ses dents.

Mais si ce dénouement le remplissait de dépit ou de rage impuissante, il combait de joie d'autres personnes.

D'une part c'était les moines du couvent de Saint-Joseph, décidément conquis à la cause de leur ancien protecteur ; de l'autre, les habitants du Moulin-Joli.

— Mon Dieu ! avait, durant tout le combat, prié Kitty agenouillée, faites que la garnison du château l'emporte !

Il lui semblait malgré elle que Christie de Clinthill en était toujours le capitaine et que sa vie était en danger.

Durant ce temps, le vieux meunier, lui, était cruellement soucieux :

Ils étaient loin du château, il est vrai. Mais ces luttes qui revenaient, périodiques, n'indiquaient rien de bon pour l'avenir.

Le brave propriétaire du Moulin-Joli affectionnait son seigneur, le chevalier d'Avenel.

Mais il craignait que tout cela ne finît mal, à cause du voisinage de la frontière et des agissements des Anglais.

Aussi la cessation des hostilités fut-elle accueillie par lui avec un grand soulagement, mitigé par ses appréhensions pour le lendemain.

La fille, la jolie fée du Moulin-Joli, n'avait pensé qu'à se réjouir sans réserve.

Elle aussi avait cherché un observatoire d'où, anxieuse, elle put suivre autant que possible les événements.

Aussi lorsque le messenger du vieux Martin fut prêt d'atteindre le couvent, Kitty qui s'était perchée aussi haut que possible, l'aperçut et ne tarda pas à le reconnaître.

— Eh ! mais c'est Marfeld, le forgeron ; va-t-il donc quérir les remèdes au monastère ou demander un chapelain pour administrer l'ext.ême-onction à quelque agonisant ?

Et tout de suite sa joie tombée :

— Pourvu que ce ne soit pas ce bon Martin à qui Monseigneur Walter a confié la garde de sa tour ?

Elle se mit à courir et s'arrêta à portée de voix de l'envoyé, au moment où il s'appêtait à soulever le haurtoir placé à la porte du couvent de Saint-Joseph.

— Mon Dieu, Marfeld, s'écria-t-elle, que se passe-t-il donc que l'on s'est battu au manoir et que vous arrivez en si grande hâte auprès des bons pères ?

Le vétérans se retourna :

— C'est vous, Kitty. Ce qu'il y a, la jolie meunière ? Il y a qu'on vient de forcer les gens du duc d'Artwel et leur seigneur lui-même à nous montrer leur dos : ah ! une belle bataille, Kitty, et